

L'agressivité: aspects neuropsychiatriques

par M. TIMSIT

Le terme d'agressivité est tellement utilisé dans le discours psychiatrique quotidien que l'on est en droit de se demander si sa redondance même ne l'a pas « usé » au point de lui faire perdre toute spécificité, avatar partagé, il est vrai, par bien d'autres concepts, tels ceux de « comportement », « motivation », « immaturité », notamment. Tout porte à croire qu'il continuera encore longtemps à constituer l'un des éléments essentiels du « bruit de fond » de ce discours clinique, même si le nombre de travaux qui prétendent l'aborder dans une perspective scientifique reste aussi restreint qu'il l'a été jusqu'à présent.

« Terme contestable et discutable - quand il s'agit d'humains », « plus subjectif et poétique que scientifique - quand on l'analyse d'un peu plus près », comme le souligne DIATKINE dans son intervention à propos du rapport de KARLI au colloque de Royaumont (28 - 29 octobre 1972), l'agressivité est d'une extrême hétérogénéité et sature littéralement tout le champ psychopathologique; elle infiltre même toutes les conduites humaines puisqu'aussi bien elle peut affecter un mode négatif ou positif, agi ou symbolique, direct ou réactionnel. Aussi n'entre-t-il pas dans nos intentions d'en aborder ici les multiples aspects neuropsychiatriques: l'inventaire se révélerait vite très fastidieux. Il nous a paru plus simple et plus opportun de nous limiter à livrer les quelques réflexions qu'a suscitées la confrontation des approches neurophysiologique et neuropsychiatrique¹).

1. Voir à ce propos le texte de M. TIMSIT-BERTHIER, dans ce même numéro.

Nous pensons qu'il est hasardeux de tenter de trouver des analogies entre les données fournies par les recherches neurophysiologiques conduites chez l'animal et les faits observés en clinique humaine. Ce que l'on entend par «agressivité chez le premier est loin de parfaitement correspondre à ce que l'on désigne chez le second. Quels que puissent être, en effet, chez l'homme les fondements neurophysiologiques des comportements, il est impossible d'ignorer l'importance que revêtent le langage et la fonction symbolique dans la constitution de cette «coupure épistémologique» qui le sépare de l'animal d'une manière radicale. LAPLANCHE et PONTALIS définissent l'agressivité comme «tendance ou ensemble de tendances qui s'actualisent dans des conduites réelles ou fantasmatiques, celles-ci visant à nuire à autrui, le détruire, le contraindre, l'humilier, etc...» L'on ne peut manquer de relever dans cette proposition les deux points qui fondent cette coupure radicale: la référence au **fantasme** d'une part, et la nécessité d'un «autrui» d'autre part, autrui qui suppose comme DIATKINE le suggère, une possibilité d'**identification**. Le recours au substrat pulsionnel ne permettrait pas davantage de postuler l'existence d'un continuum. Même si l'on admet que ce substrat constitue le fondement de l'activité agressive (réelle ou fantasmatique), il est bien établi qu'il existe, au sujet des pulsions, une confusion sémantique qui interdit tout amalgame entre ce que l'on désigne dans le langage psychanalytique par ce terme et ce que ce même mot connote en neurophysiologie.

La seconde remarque qui nous paraît s'imposer, dans le prolongement direct de ces premières considérations, a trait au rôle essentiel qu'est appelé à jouer l'environnement socioculturel dans la modulation du fantasme et la fonction compensatoire que ce dernier est susceptible d'exercer sur l'acte d'agression. Les données obtenues à partir des démarches les plus diverses sont à cet égard remarquablement convergentes, qu'il s'agisse d'ethnopsychiatrie, de sociopsychiatrie, de pédopsychiatrie, de psychanalyse. Si l'on fait référence au schéma organo-dynamiste de H. EY, il est certain que la probabilité de voir apparaître un comportement agressif pathologique est d'autant plus grande que le niveau de déstructuration de la conscience est plus profond: nous pensons notamment à ces états de fureur qu'il nous a été donné d'observer au cours de notre pratique psychiatrique en Afrique du Nord chez des épileptiques, d'anciens lobotomisés ou des toxicomanes en état de sevrage. Sans doute est-on tenté devant de tels tableaux d'incriminer en premier lieu des facteurs qui sont d'ordre neurophysiologique, mais de nombreux travaux montrent que même dans ces cas extrêmes l'influence de l'environnement est loin d'être négligeable, ne serait-ce qu'à travers l'estimation même de la conduite agressive, variable d'un pays à l'autre ou d'une institution à l'autre. Ainsi PETIT procédant à l'étude systématique des protocoles Rorschach recueillis auprès d'épileptiques graves traités au Centre Lennox, à

Ottignies, en 1974, retrouve les indices qu'avaient dégagés 20 ans plus tôt DELAY et al. à Paris, dans une institution fermée, sans pouvoir toutefois dégager de corrélation significative entre certains d'entre ces signes Rorschach et l'agressivité des patients, alors qu'une telle corrélation était apparue de façon manifeste aux précédents auteurs: tout porte à croire, dans ce cas précis, que ce ne sont pas les «patterns» Rorschach qui se sont modifiés, mais bien les attitudes des cliniciens à l'égard des comportements des sujets épileptiques. Au-delà de cette pathologie où l'on ne peut nier que «l'organicité» soit côtoyée, il est bien établi désormais que les transformations rapides que connaît notre société sont à l'origine d'un nombre toujours plus grand de troubles dont on peut dire qu'ils sont centrés par un passage à l'acte d'agression. La liaison entre ce passage à l'acte et «l'abrasion» des fantasmes qui est consécutive au mode de relation entre parents et enfants qu'impose la complexification croissante de la société est une notion également évidente: la démission des pères, la «confusion identificatoire» qui en résulte chez l'enfant, la «carence en soins maternels suffisamment riches» du fait de l'ambiguïté du statut qui est octroyé à la femme, sont autant de facteurs qui contribuent à créer ces distorsions qui rendent inévitable «la non-élaboration d'une imagerie destinée à contenir des besoins incoercibles d'agir et d'attaquer.» (LEBOVICI). Il conviendrait d'ajouter qu'elles sont également susceptibles de favoriser l'enlèvement somatique.

Le rôle joué par les «mass-media», sur une plus grande échelle au niveau de la demande et dans l'accroissement des stimulations de tous ordres, est trop connu pour que nous soyons tenu de le développer, mais il est important de souligner qu'il intervient alors que les risques d'appauvrissement de la communication verbale sont toujours plus grands.

Après ces brèves considérations, c'est encore à DIATKINE que nous emprunterons notre conclusion: «Pas plus pour l'un (le neurophysiologiste) que pour l'autre (le psychiatre ou le psychanalyste), il n'y a une activité agressive fondamentale qui doit être prise en considération. Il est important de constater que s'il y a des comportements innés chez l'animal, il y a un écart considérable entre ce qu'on peut décrire comme comportement inné et ce qu'on constate comme système de fonctionnement mental. C'est en décrivant l'épaisseur de cette différence que nous arriverons à faire progresser nos disciplines en évitant avec soin toute espèce d'assimilation qui entraînerait une confusion analogique tout à fait regrettable.»

Bibliographie

DELAY, J., PICHOT, P., LEMPERIERE, T., PERSE, J. - Le test de Rorschach et la personnalité épileptique. Paris, P.U.F., 1955, 218 p.

DEVEREUX, G. - Essais d'ethnopsychiatrie générale. Paris, Ga
mard, 1970, 394 p.

DIATKINE, R. - Intervention au cours de la discussion du rapport
de KARLI (v. infra). *Evolut. psychiat.*, **38**, 648-653 (1973).

EY, H. - La conscience. Paris, P.U.F., 1962, 439 p.

KARLI, P. - Agressivité. *Evolut. psychiat.*, **38**, 143-152 (1973).

LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.B. - *Vocabulaire de la psychi
analyse*. Paris, P.U.F., 1967, 520 p.

LEBOVICI, S. - Incitation et frustration de l'agressivité. Rapport au
Séminaire organisé par les laboratoires Sandoz. Paris, mai 1974
ronéot., 14 p.

PETIT, J.P. - Contribution à l'étude de la personnalité des épilepti
ques par la méthode du test de Rorschach. Mémoire de licence en
Psychologie, Université de Liege, 1974, ronéot.